

08526

MISCELLANÉES

Stratégies traditionnelles
et modernes pour une utilisation
rationnelle des ressources
en eau et en pâturages
au nord Dar-Fur (1)

par Marie-José TUBIANA

Depuis quelque temps colloques, congrès et articles de journaux attirent l'attention sur les dangers de la désertification. Un récent article du journal *Le Monde* (9 mars 1977) intitulé : « Le Soudan aux prises avec le désert » prétendait que depuis dix-sept ans le désert avait, au Soudan, avancé de 90 à 100 km. Cette affirmation aurait besoin d'être nuancée, car si le désert avance dans certaines zones il peut reculer dans d'autres : de même on a assisté dans le temps — en se référant au seul temps historique — à des avancées et à des reculs du désert selon les fluctuations climatiques : plusieurs années de sécheresse consécutives se sont traduites par une avancée du désert, mais au contraire plusieurs années avec des chiffres de pluviométrie relativement élevés et des précipitations concentrées marquent un retour de la vie. Il n'en reste pas moins que la désertification absolue serait une catastrophe et que le seul moyen de l'enrayer est de maintenir une présence humaine dans des lieux réputés désertiques pour qu'avec les moyens appropriés elle puisse tirer parti de ce « désert ».

(1) Communication présentée à la « Third International Conference on the Central African Sudan: Tradition and Adaptation » (Sharroun, 7-13 novembre 1977).

141

MISCELLANÉES

08526 27

Quels sont donc les moyens que nous considérons comme appropriés ? Ils sont suggérés par une réflexion portant sur une recherche de possibilités nouvelles à partir de la prise en considération et du respect des conditions naturelles. Ces moyens doivent être multiples, car il ne faut écarter aucune possibilité, même réduite, de mise en valeur ; en effet, le total des ressources de ces régions — où l'économie est de toute manière une économie de pauvreté — est tellement maigre que toute possibilité, si mince soit-elle, est un apport relativement important.

Nous traiterons d'abord des ressources en pâturages puis des ressources en eau, suivant en cela la diction des Regueibat : « Mieux vaut que le chameau mange bien et boive moins souvent que boire souvent et manger mal » (2).

LES PATURAGES HERBACÉS

La recherche d'une limite optimale des troupeaux, afin d'éviter les risques de surpâturage, et la nécessité de continuer à pratiquer et si possible à étendre la transhumance, qui seule permet de diversifier les troupeaux et de leur fournir des pâturages variés suivant les saisons, apparaissent comme la première étape. La propagation de certains fourrages naturels en fonction de leur indice d'appétence et de leur valeur nutritive par les différents animaux utilisateurs, et notamment l'ensemencement en graminées sauvages dont le pays offre une grande variété, sur les sols qui leur conviennent, ouvrent des possibilités nouvelles.

Notre première proposition porte donc paradoxalement sur une certaine forme de restriction qui tend à réduire l'effectif du bétail : c'est que la stratégie traditionnelle des pasteurs, en ce qui concerne les troupeaux, consiste à accroître indéfiniment le nombre des têtes de bétail. Ils conservent intégralement ou presque le croit des troupeaux et pratiquent chaque fois qu'ils le peuvent une politique d'achats qui révèle d'ailleurs, par la recherche parfois lointaine de bêtes réputées bonnes, un désir de sélection. On a souvent dit que les pasteurs idolâtraient le bétail ou qu'ils poursuivaient ainsi des fins prestigieuses, matrimoniales, sociales... pour expliquer une tendance aussi générale. On a beaucoup moins insisté sur le fait que cela révèle une stratégie économique

(2) Cité par Th. Monod, d'après Traneart, dans *Pastoralism in Tropical Africa*, Oxford, 1975.

Centre de Recherche d'Etudes Politiques Africaines

consciente en prévision des pertes que les épidémies et les périodes de sécheresse et de disette font inévitablement subir aux troupeaux. Cette stratégie nous apparaît mauvaise dans la mesure où elle vise à rechercher un nombre maximal sans cesse croissant de têtes de bétail et non un nombre optimal. C'est dans ce sens que nous préconisons l'établissement, par approximations successives, d'une limite fonction des possibilités de pâture durant la saison sèche et chaude. C'est avant le début de cette saison difficile, lorsque les bêtes sont encore en bon état, que les troupeaux devront être réduits et certaines bêtes vendues ou abattues. On évitera cependant de priver les troupeaux de leurs plus beaux éléments, ce qui serait contraire à une politique d'amélioration qualitative. Nous n'avons pas eu connaissance d'un système traditionnel permettant le contrôle des saillies et par là même des mises bas, mais peut-être en existe-t-il un, ce qui pourrait permettre aussi d'organiser le croit naturel du troupeau en fonction des impératifs saisonniers (3).

Notre deuxième proposition, au contraire de la première, envisage un élargissement : extension des surface pâturées, augmentation de leur quantité nutritive. C'est que la stratégie traditionnelle des pasteurs, en ce qui concerne la recherche de pâturages, nous paraît une réussite économique parfaite. La transhumance telle qu'elle est pratiquée jusqu'à ce jour apparaît comme la meilleure réponse aux impératifs bioclimatiques et à la demande des animaux en pâturages et en eau. Elle permet de fournir aux troupeaux des pâturages variés et de l'eau en toutes saisons. Nous avons étudié pour le nord Dar-Fur les circuits de trans-

(3) H. Gillet, dans une lettre du 21 novembre 1977, ajoute un facteur que nous avions négligé : l'accroissement démographique de certains nomades : « Il est bien évident que le nombre de têtes de bétail est devenu trop important en zone sahélienne par rapport à la productivité des pâturages et à leur capacité de régénération. Il faut tenir compte que dans certains pays le nombre des nomades a augmenté, suivant en cela la croissance générale de l'humanité. Comme il faut au minimum trois ou quatre vaches à un pasteur pour vivre misérablement (achet de mil, thé, sucre, impôts), chaque fois que l'effectif humain est multiplié par un coefficient X, l'effectif gros cheptel est multiplié par un coefficient quatre fois plus élevé. D'autre part, l'effet de fréquentation et de piétinement au sol est multiplié par un coefficient encore plus fort. Le sol piétiné se surchauffe, se durcit, se dégrade par manque d'humus et s'ouvre le cycle infernal de l'érosion et de la désertification. Le processus amorcé va en s'auto-alimentant par autocatalyse. »

L'explosion démographique et ses conséquences, l'augmentation des troupeaux et le surpâturage sont des faits également analysés par H. N. Le Houérou, le bouc émissaire, *Céres*, 36, mars-avril 1977. Il note un accroissement démographique moyen au Sahel de l'ordre de 2,2 à 2,5 et une tendance des nomades à maximiser leurs troupeaux. Il rapporte les paroles de ce pasteur peu après la sécheresse de 1969-1973 : « J'avais cent vaches, je n'en ai plus que cinquante ; la prochaine fois, j'en aurai deux cents. »

humance empruntés par les pasteurs zaghawa (4). Nous en rap- pelons ici les grandes lignes :

— durant la saison des pluies, les éleveurs se rendent sur les pâturages poussant sur les sols sableux (goz) où de plus les animaux peuvent s'abreuver aux mares temporaires. Ils y trouvent une qualité d'herbe spéciale à ces régions, avec une forte teneur en certains oligo-éléments (5) :

— ensuite, durant la saison sèche et froide, les jeunes bergers partent avec les troupeaux de chameaux et de moutons vers les zones les plus septentrionales, à la limite du désert, où les animaux pâturent une association végétale particulière à ces régions, le *jizu*, et trouvent dans les herbes une quantité d'eau suffisante pour n'avoir pas besoin d'être abreuvés :

— enfin, durant la période sèche et chaude, les différents troupeaux utilisent les pâturages proches des puits permanents, réservés pour cette période qui termine le cycle.

A ces trois types de pâturages répondent, à l'échelle d'une région — avec des regroupements sur la base de petites unités de transhumance : membres d'un même clan, d'un même village ou le plus souvent membres d'un groupe familial (un père et ses fils, deux ou plusieurs frères, etc...) — des circuits extrêmement précis. La transhumance permet de diversifier les troupeaux : un même propriétaire possède des chameaux, des vaches, des moutons et des chèvres qui ne se déplacent pas dans les mêmes zones ; elle permet également d'associer dans un même déplacement différents types d'animaux : chameaux et moutons partent ensemble sur les pâturages à *jizu*, où chaque espèce trouve les sortes d'herbes qui lui conviennent. Cette diversification et cette dispersion des troupeaux constituent, cela va sans dire, une sécurité pour l'éleveur, en cas d'épizootie par exemple. On peut ajouter aussi que la transhumance est toujours profitable, car les pasteurs ne partent pas sans s'être assurés au préalable qu'ils vont trouver de l'herbe et de l'eau.

Utiliser extensivement les différents pâturages en dessous de

(4) Marie-José et Joseph Tuhiana, *The Zaghawa from an ecological perspective*, Balkema, Rotterdam, 1977. Voir, en particulier, le chapitre III : « The pastoral system and the need for transhumance », pp. 31-82.

(5) Hubert Gillet, « Pâturages sahéliens, le ranch de l'ouaï Kinef », *Journal d'Agriculture tropicale et de Botanique appliquée*, t. VIII, oct.-nov. 1961, p. 4.

leur charge maximum, comme le sous-entend la recherche de la limite optimale des troupeaux, les utiliser rationnellement au moyen des circuits de transhumance apparaît cependant à l'observateur étranger comme une réponse minimale. Pourquoi ne pas pousser plus loin l'investigation et se demander s'il est possible de propager certains fourrages naturels, par exemple en fonction de leur indice d'appétence, aux dépens d'éléments peu ou pas pâturés et donc ensementer certaines zones graminées sauvages. Cet indice d'appétence a été étudié pour environ 150 plantes et arbres du nord Dar-Fur par un botaniste français, aidé de deux Soudanais, spécialistes de l'élevage (6). En établissant une gradation allant de 0 (pas du tout consommé) à 5 (très consommé) les auteurs aboutissaient pour les différents types d'animaux concernés : moutons, chèvres, vaches, ânes, chevaux et chameaux à un tableau très précis où certaines plantes n'étaient consommées par aucune espèce animale, d'autres uniquement par les chameaux et les chèvres (en particulier pour les pâturages aériens atteints facilement par les uns et les autres : les premiers en fonction de leur haute taille, les deuxièmes par le fait qu'elles peuvent se dresser sur les pattes de derrière), d'autres enfin consommées par tous (par exemple différentes espèces d'*aristidaes*). C'est à partir de tels tableaux que l'on pourra se permettre de propager certains fourrages, en particulier en ensementant en graminées sauvages apprêtées par les animaux et aussi consommées par les hommes, les sols qui leur conviennent. Des espèces comme *Dactyloctenium aegyptiacum* appelée localement *absabé*, *Bracharia deflexa* connue sous le nom de *krel*, différentes sortes d'*Aristidaes* et d'*Eragrostis*, pour ne citer ici que quelques-unes, méritent d'être propagées. Ces plantes arrivant successivement à maturité permettent une plus longue utilisation à l'état vert des pâturages où elles sont associées. Leur prolifération entraînera à long terme une modification du tapis végétal et peut permettre d'espérer la réduction des surfaces occupées par des plantes non pâturées.

Pauton envisager d'autre part de constituer des réserves de fourrage sec qui pourraient être consommé durant la saison sèche et chaude ? Ceci ne semble pas être dans l'habitude des pasteurs. Pourtant le fourrage, coupé à la faucille (outil couramment utilisé

(6) Pierre Bourrell, Mustafa Mohammed Basher, Ahmed Mohammed Musa, *Appetency Index*, in Mari-José et Joseph Kubana, *The Zagaywa from an ecological perspective*, op. cit., pp. 95-98.

dans cette région) à la fin de la saison des pluies et stocké, pourrait être un appoint appréciable durant la période critique de la soudure. Cette pratique, qui apporterait certainement des modifications et dans les habitudes des gens et dans leur emploi du temps ainsi que dans la répartition des tâches à l'intérieur de la famille peut sembler une vue de l'esprit. Elle repose cependant sur une constatation : au cours de nos enquêtes dans le nord Dar-Fur nous avons observé quelques cas isolés où des individus stockaient ainsi de l'herbe, semble-t-il pour alimenter leurs chevaux, objet dans toute la région des plus grands soins. Ce procédé où l'herbe est mise à sécher dans les branches d'un arbre, hors d'atteinte des animaux, pourrait être répandu. Il fournirait, nous l'avons dit, un appoint durant la période où les pâturages sont de plus en plus clairsemés. Il permettrait en outre de réaliser une économie notable : en effet, l'herbe qui sèche sur pied est parfois assez rapidement desséchée par le soleil et se fritte alors sous l'action du vent et du piétinement, même si on a pu constater dans certains endroits que beaucoup de graminées possèdent la propriété de se transformer sur place en paille restant longtemps dressée ou légèrement inclinée (7). L'herbe coupée en vert aurait, de toute façon, le bénéfice de se conserver plus intégralement et d'offrir davantage d'éléments nutritifs.

Nous voyons à la lumière de ces quelques réflexions comment peuvent intervenir les stratégies modernes en renforcement des stratégies traditionnelles : en rectifiant un choix qui paraît erroné (le croit du troupeau), en confortant un choix qui paraît être le meilleur (la recherche des pâturages par la transhumance), en indiquant des directions de recherche là où les pasteurs font preuve de passivité : amélioration des pâturages, constitution de réserves de fourrages (8).

LES PATURAGES ARBORÉS

Certains animaux trouvent, en supplément aux herbages, des aliments en hauteur dans les arbres. Il conviendrait donc d'éviter

(7) Hubert Gillet, « Pâturages sahéliens », op. cit., p. 5.

(8) Le principe agrostologique est de couper l'herbe au moment où elle est la plus riche en protéines juste au stade de pré-épilation, avant que ses éléments soient dégradés par la constitution de laxe florifère. Toutefois toutes les espèces ne possèdent pas la même aptitude à la fenaison : en général, celle d'*Echinochloa*, *Bracharia* et surtout *Panicum* et *Chloris* s'y prêtent bien (lettre d'H. Gillet déjà citée).

les coupes abusives ou mutilantes et de replanter en espèces appropriées des espaces bien choisis en mettant en déjeûnds les jeunes plantations.

Le nord Dar-Fur offre une végétation arborée assez variée, selon la nature des sols (sableux, argileux, socle métamorphique affleurant...) selon les précipitations reçues (entre 100 et 300 mm annuels), et également selon l'altitude (hautes terres à peu près partout au-dessus de 1.000 m). Savane épineuse à acacias et steppe semi-désertique forment du sud au nord des zones qui s'interpénètrent, où l'on peut distinguer plusieurs associations végétales (9). Pour l'observateur les arbres les plus répandus apparaissent être les différentes espèces d'acacias, auxquels sont associés des *Ziziphus*, des *Balanites*, des *Commiphora* pour ne citer ici que quelques espèces (en arabe local : *talha*, *kitir*, *garat*, *nabak*, *korno*, *hejili*, *gafal*, etc...). On utilise le bois de tous ces arbres pour confectionner des outils ou des ustensiles ménagers et surtout quotidiennement pour alimenter le feu. Si pour ce dernier usage on ramasse le bois mort, il arrive que l'on pratique des coupes abusives ou mutilantes lorsque l'on a repéré la branche maîtresse qui va permettre de faire un bon fléau ou celle qui a la courbure nécessaire pour être utilisée comme bâton de jet. Or tous ces arbres ou presque sont des pâturages pour les chameaux et parfois pour les chèvres. Ils en broient les rameaux feuillus, les gousses et les fruits. Ces pâturages qualifiés d'aériens constituent pour les animaux un appoint indispensable en saison sèche. Les bergers, qui sont parfaitement conscients de cet apport, coupent ou inclinent les branches hors d'atteinte des animaux et font tomber les gousses et les fruits avec un bâton crochu. Mais ils ne ménagent pas les arbres pour autant.

Il est nécessaire de persuader les éleveurs de ne pas laisser au hasard le croit des arbres, de remplacer les arbres mutilés, morts ou abattus et surtout de constituer de manière systématique de petits peuplements. On s'attachera dans ce cas à rechercher et à répandre certaines espèces d'arbres fourragers : celles qui fournissent un feuillage toujours vert comme le *Maerua crassifolia* (*Kurmut*), celles qui reverdisent en mars-avril et qui peuvent alors être broûtées jusqu'à l'arrivée des pluies comme le *Balanites aegyptiaca* (*hejili*), celles dont non seulement les

feuilles mais aussi les gousses sont comestibles comme l'*Acacia raddiana* (*seyal*) ou le *Faidherbia albida* (*haraz*), celles surtout qui sont les plus appréciées des chameaux comme le *Commiphora africana* (*gafal*) ou des chèvres comme *Maerua crassifolia* déjà cité. On évitera les arbres fournissant un pâturage de troisième choix comme *Boscia Senegalensis* (*mokhel*) ou réputés échauffant comme *Capparis decidua* (10).

Jusqu'à présent les pasteurs ont eu vis-à-vis des arbres comme vis-à-vis des pâturages un comportement de consommateurs et de prédateurs : ils utilisent le milieu naturel, ils ne l'améliorent pas, ils ne l'aménagent pas. La constitution de petits peuplements d'arbres, si elle est acceptée par eux, leur demandera un effort qu'il convient de souligner. Ils devront récolter les fruits, les conserver, les semer au moment propice (au début de la saison des pluies), dans les endroits les plus appropriés (c'est-à-dire pour commencer à proximité des lits des cours d'eau temporaires). Il conviendra peut-être aussi d'arroser les jeunes plants au début de leur croissance et de les mettre en défends pendant une période assez longue pour les préserver des animaux. Sur ce dernier point une bonne clôture d'épineux (*zeriba*) devrait suffire.

LEAU

La stratégie traditionnelle en matière d'eau consiste à implanter un réseau de puits : tantôt simples puisards creusés peu profondément dans le sable, tantôt belles œuvres d'art aux parois entièrement boisées sur plusieurs mètres. La stratégie moderne visera à poursuivre la multiplication et la dispersion des points d'eau en les aménageant lorsque cela est nécessaire et à implanter de petits barrages réservoirs chaque fois que cela est possible. Elle refusera les innovations telles que les stations de pompage, afin d'éviter les grandes concentrations en hommes et en animaux et leurs conséquences ; le coût de ces stations est de toute façon bien trop élevé pour un pays pauvre.

L'effort de modernisation devra porter sur les techniques de puisage par l'introduction de puits à balancier ou du puits à traction animale et sur la constitution de réserves d'eau.

(9) Pierre Quézel, « Flore et végétation des plateaux du Dar-Fur nord-occidental et du Jebel Gurguel », Dossier n° 5 de la R.C.P., 45, 1969, 146 p.

(10) Un bon inventaire de ces possibilités se trouve dans un ouvrage sur les plantes de l'Ennedi dont beaucoup sont connues au nord Dar-Fur : G. Carvalho et H. Gillet, *Catologue raisonné et commenté des plantes de l'Ennedi*, Laboratoire d'Agronomie tropicale, Muséum d'Histoire naturelle, Paris, 1960.

Il semble maintenant admis que les solutions de type forage correspondant à une technologie européenne avancée qui eurent récemment la faveur des gouvernements africains ont rapporté plus d'inconvénients que d'avantages. Au Niger, par exemple, dès 1960 la zone sahélienne a été érigée en « zone de modernisation pastorale » et des stations de pompage équipées de moyens mécaniques d'exhaure, d'un dispositif de stockage de l'eau et d'abreuvoirs en suffisance pour un grand nombre de bêtes ont permis de capter les nappes profondes, avec un débit minimum de 4 l/s. En dépit d'une réglementation très stricte définissant les règles d'utilisation des stations de pompage et des pâturages qui en dépendent, les pâturages ont été surexploités par une concentration excessive des troupeaux, les frais de fonctionnement et d'entretien dépassèrent les possibilités des budgets locaux et beaucoup de stations ont dû être fermées : de plus les pasteurs se sont vite aperçus que le temps gagné à puiser l'eau était perdu par la recherche de pâturages de plus en plus lointains et de plus en plus rares (11). L'échec des expériences de ce genre nous fait préférer la multiplication des puits de type traditionnel creusés par les excellents puisatiers que l'on trouve dans toute la région. Il conviendra de les aménager pour éviter le gaspillage de l'eau et épargner la peine des hommes. Jusqu'à ce jour les populations du nord Dar-Fur effectuent le puisage à la main, à l'aide d'une puisette pendue à une corde, ce qui représente un effort humain considérable. Deux possibilités pourraient leur être offertes : le système du puits à balancier (*shaduf*) lorsque la nappe est peu profonde, le système du puits à traction animale pour les grandes profondeurs. Ces deux types d'ouvrage qui, soulignons-le, n'entraînent pas de dépense en numéraire pour leur construction et leur entretien, existent chez les populations voisines (Fezzan, Egypte, Soudan même) et parfois elles coexistent (oasis du Sahara), elles semblent donc pouvoir être plus facilement adoptées. Les deux systèmes de puisage, que nous avons décrits par ailleurs (12) déversent l'eau dans un bassin qui peut être cimenté ou en bois. Cela évite que l'eau soit souillée par la puisette — ou la touque en fer blanc qui la remplace — et qui est habituellement posée à même le sol dans la boue et dans les déjections des animaux. Ce bassin offrirait aussi l'avantage que les outres en peau qui

servent à transporter l'eau à usage familial pourraient alors être remplés avec un petit récipient — calebasse ou autre — et non plus directement avec la puisette évitant ainsi qu'une partie de l'eau se répande sur le sol. On peut également envisager l'introduction de pompes à main, mais cette technologie basse demande tout de même un dispositif déjà plus coûteux.

La constitution de réserves d'eau doit être aussi encouragée. Les petits barrages-réservoirs comme à Ba-sao en pays Koba, à Metel-Koru en pays Tuer, tous deux chez les Zaghawa, et comme celui plus important de Mellit, chez les Berti, doivent être multipliés chaque fois que les conditions techniques sont favorables : vallée bien dessinée à profil jeune coupée de seuil rocheux ; ce qui est souvent le cas au nord Dar-Fur. La multiplication de ce type d'aménagement, peu onéreux : main-d'œuvre locale, matériaux locaux où seul l'achat du ciment se révèle nécessaire doit être encouragée par les gouvernements. Une partie des réserves d'eau ainsi constituées pourrait être utilisée pour irriguer les jardins existants et les plantations d'arbres à créer. Des jardins sont cultivés dans les endroits où l'eau est proche ; ils sont grands comme des mouchoirs de poche ; les femmes y cultivent temporairement après les pluies, tomates, piments, concombres, oignons et gombos. Irrigués par un système de rigole, ils pourraient être agrandis, devenir quasi permanents et donner des résultats supérieurs. On pourrait aussi prévoir l'introduction de nouveaux légumes et fruits entrant facilement dans la composition de la diète habituelle : aubergines, courgettes, fèves, haricots, et pour les fruits : oranges, citrons, goyaves. Mais cette dernière suggestion, conséquence de la présence de l'eau, déborde ici notre propos qui était de réfléchir sur les stratégies traditionnelles et modernes pour une meilleure utilisation des réserves en eau et en pâturages.

Il peut paraître présomptueux de proposer des solutions, de faire même des suggestions. Nous l'avons déjà dit souvent, tout ce que nous suggérons de mettre à l'essai a été déjà discuté sur place avec les intéressés et les propositions que nous faisons sont en fait issues des discussions que nous avons eues lors de nos missions du nord Dar-Fur. Que s'est-il passé de nouveau depuis ? Sans doute rien ou pas grand-chose, encore que nous n'ayons pas eu la possibilité de vérifier. C'est qu'il faut compter avec la routine, avec l'inertie, avec les difficultés de chaque jour aussi — dans la période difficile qu'a connue le nord Dar-Fur comme la zone sahélienne tout entière — qui sont un frein à

(11) Edmond Berrus, « Possibilités et limites de la politique d'hydraulique pastorale dans le Sahel nigérien », *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XI, n° 2, 1974, pp. 119-126.
 (12) Marie-José et Joseph Tubiana, *The Zaghawa from an ecological perspective*, op. cit., pp. 87-90.

l'innovation, à l'initiative. Quand les hommes luttent pour survivre ils n'ont pas en eux-mêmes les ressources suffisantes pour concevoir quelque chose de nouveau. Les propositions faites ne nécessitent pas un apport financier important, elles ont besoin d'une impulsion. La présence de quelques hommes ou femmes capables de vivre avec les gens, de les écouter et de faire avec eux ces différents essais en rectifiant sur-le-champ les erreurs constatées est la première nécessité. C'est après cette période d'expérimentation que l'on pourra voir comment ont été acceptées ou refusées nos propositions, ce qu'elles sont devenues, et aussi les solutions nouvelles qui ont pu voir le jour. Une stratégie nouvelle de développement ne peut pas être mise en œuvre sans le consentement et la participation active des intéressés, mais cette stratégie nouvelle, qui n'a généralement pas été inventée par eux ne peut, même si elle s'appuie sur les stratégies traditionnelles, démarrer sans le concours de gens extérieurs au milieu.

(Valbonne, octobre 1977.)

Chargée de recherches au C.N.R.S., Marie-José Tubiana
est une des collaboratrices du Centre de Recherches sur
l'Afrique orientale de Valbonne.